

L'Écriture

« Adolescent, on nous apprenait à faire de belles phrases. Plus tard, on nous a recommandé de casser la langue. »

Michon, zélote du phrasé-collé, hybride de Genet et Perros, concédait en son temps, mezza-voce, qu'un petit drame familial pouvait éventuellement magnifier un grand texte (Proust).

« Écrire, ça ne peut pas être un métier, c'est un état de grâce ! »

Va pour la grâce ... Et d'ajouter lucide :

« En regard de la linguistique, le beau en littérature relève de l'harmonie rythmique, mais chacun est libre de faire ce qu'a fait Mallarmé, de petits bluffs littéraires. »

Pour le père de *« Rimbaud le fils »*, la littérature contemporaine n'existerait plus que pour 70 philatélistes têtus. Elle s'est marginalisée. Reste au chroniqueur confusément timbré à déployer des prodiges pour avoir une phrase qui tienne.

« Les auteurs actuels ont derrière eux trois siècles de romanesque. Dire qu'ils barbotent dedans comme des grenouilles est un doux euphémisme. »

Diatribes auto-flagellantes pour batracien bêlant. Michon, les tripes au soleil, on ne veut pas voir ça.

* * *

Jean-Pierre Gandebeuf
interrogé par Jean-Louis Jacquier-Roux

Dans un entretien « *timbré* » publié dans le « *Chasse-patate* » en 2004, l'écrivain Jean-Louis Jacquier-Roux interroge l'auteur :

« Des milliers de poèmes que tu as écrit, seules quelques petites centaines ont été publiées. Tu te compares-toi-même à une poule qui pond chaque jour son œuf. Comment opères-tu ta sélection pour composer ces ensembles et ces recueils dont j'apprécie entre autres, la cohérence et la rigueur ? »

J.-P. G. : « Le nombre de poèmes expédiés par le fond est plus important que la somme de ceux qui surnagent. En clair, il y a pas mal de textes dont la durée de vie ne dépasse pas quarante huit heures, le temps de s'apercevoir que le poème génial du samedi soir mérite largement la poubelle du lundi matin. Pour le reste, je laisse dormir avant de faire revenir à feu doux. Une mise au repos de plusieurs semaines – voire plusieurs mois – aide à resserrer les jugements, l'idéal étant de se retrouver lecteur innocent devant un poème dont on a oublié qu'il vous appartenait et qui, néanmoins, vous semble présentable. Au delà de ces premiers bassins de décantation, il y a la chemise « *purgatoire* » où j'engouffre des textes dont je n'arrive pas à me débarrasser. Parfois, je pêche un fragment, je sauve un noyé.

Bon, à force d'écrire, de peser, de sélectionner, il reste, avec les années, un petit matelas dont l'empilage se perpétue allégrement mais la poésie se pèse-t-elle au kilo ?

Conserver ou foutre en l'air, voilà le dilemme, d'une importance somme toute bien relative.

C'est la tonalité générale qui détermine la mise en place des

poèmes dans un ensemble, pas l'année de leur fabrication. Il y a des textes qui peuvent se balader longtemps à l'intérieur des recueils, le temps qu'une cohérence s'impose ou ce qui en tient lieu..

Voilà en gros ce que je peux te dire au plus près de cette conversation de volaille. La ponte quotidienne joue quelquefois sur trois fois rien d'écriture. Disons que c'est à la fortune du pot. Comme j'écris sur le tout venant, les impondérables, les lectures, le furtif, l'évènement, la mise en place est toujours un casse-tête, avec quand même le plaisir de recommencer indéfiniment l'inventaire. »

* * *

Les vrais ressorts d'affection

C'est l'urgence qui fige ce que la plume épingle, que ce soit Tintin au Tibet ou un singe en hiver.

On pousse une porte. Rien que des secondes en rafales que le jour se retient d'avaler.

Pour ne plus entendre les cris des corneilles, on doit se faire violence. Il faut chercher du côté du plus léger que l'air.

Tenez ... derrière les rideaux de fumée de ce petit matin fugace, le soleil tire une balle à blanc. Il n'aura pas l'audace de nous blesser.

JPG